

l'Empereur, sur la désignation des examens, ces dernières sont soumises au choix des villages et du peuple et prises toujours parmi les natifs du sol sur lequel elles ont à veiller. Toute cette série de magistrats de terroir élus et populaires fait un heureux contrepoids à l'aristocratie des lettrés; et l'habitant trouve un protecteur et un défenseur avisé parmi ceux-là mêmes qui partagent ses intérêts, ses besoins et ses désirs, et dont il peut à chaque instant, par suite de la familiarité de la vie en Chine, contrôler l'existence et la fortune. C'est ainsi que l'administration générale et l'administration locale sont confiées au meilleur de l'intelligence et du sang chinois.

Au-dessus, moteurs apparents de toute la machine, se tiennent, dans le faste de la capitale, l'Empereur, ses ministres et les hauts mandarins de la cour. Et la scission naturelle entre le peuple et eux s'accroît encore de ce fait que la dynastie et ses plus proches serviteurs n'appartiennent pas à la race autochtone. Ce sont des Mandchoux, issus directement de l'un quelconque des quatre-vingt mille Tartares qui, en 1620, prirent Pékin d'assaut et escaladèrent d'autorité le céleste trône. Il ne reste plus aujourd'hui de ces heureux envahisseurs, goutte d'eau chue dans un océan qui se referma sur elle, que ces familles suprêmes, isolées dans l'Empire qu'elles gouvernent, et qui ne doivent leur hégémonie qu'à l'inertie générale et à leur propre habileté. Si les races du Sud, plus proches d'elles ethnographiquement, les acceptent volontiers, les Chinois du Nord les supportent impatiemment, et, comme nous le verrons au dernier chapitre, il faut aux souverains de Pékin l'appui de l'Europe pour ne pas tomber à bas de leur trône chancelant.